

**MEDIAPART LIVE - ENTRETIEN AU SUJET DU LIVRE « QUI A TUE MON PERE »
Lise Wajeman et Edouard Louis, le 16 mai 2018**

AUTEUR

Édouard Louis, né Eddy Bellegueule, est un écrivain français. Il grandit à Hallencourt (80) avant d'entrer en classe de théâtre à Amiens. A 21 ans, il publie chez Seuil, *"En finir avec Eddy Bellegueule"*, roman autobiographique tiré à plusieurs milliers d'exemplaires. Après « *Une histoire de la violence* », il écrit « *Qui a tué mon père* » en mai 2018, comme un troisième acte. Ce dernier livre de 80 pages, en trois actes est un monologue pensé pour le théâtre. Il est mis en scène et joué par Stanislas Nordey dans les théâtres nationaux.

POURQUOI CE CHOIX ?

J'ai découvert cette vidéo aux rencontres du réseau des CREFAD en novembre 2018. J'ai été touchée par la trajectoire sociale de l'auteur, et la manière dont il fait écriture autour de son histoire personnelle. J'aime quand la traversée de l'intime s'incarne politiquement. Cette recherche de sens autour de l'ancrage culturel bouscule le déterminisme aliénant pour s'émanciper.

Je suis également attirée par le champ de références de cet auteur, auquel je me raccroche déjà en partie : Annie Ernaux, James Baldwin, Marguerite Duras, Michel Foucault, Luttés LGBT et féministes.

CONTENU DE L'ENTRETIEN

LES INVISIBLES

Tout comme Jean-Luc Godard remercie « Les invisibles » (secrétaires, standardistes, agents d'entretien...) lors d'une cérémonie des Oscars, Edouard Louis fait de la littérature en partant de l'absence. Absence de certaines vies, certaines réalités sociales. Méfiant, il dit : « *je ne crois pas trop à la littérature* ». Il cite James Baldwin qui permet que la vie des noirs soit enfin racontée par des noirs. En parlant de sa propre condition à la bourgeoisie, James Baldwin inclut ce qui était auparavant exclu. Il dit en 1963, que les blancs sont des monstres, et le réaffirme immédiatement : « *C'est une terrible accusation, mais j'en pense le moindre mot* ». Au cours de l'entretien avec Edouard Louis, la citation d'Annie Ernaux: « *Je veux venger ma race* », souligne le propos de l'auteur sur ce sujet.

LE CORPS SOCIAL

A 50 ans, le père d'Édouard Louis est déjà dépossédé de l'usage de son corps, de la marche. Opérations, pathologies, médicaments, en dehors de toute maladie. Edouard Louis parle des usages sociaux du corps. Il rappelle que certains corps sont pris en charge par d'autres (cf. Godard, milieu artistique). « *Les corps dominants sont protégés par les effets de la politique. Les autres sont détruits, exposés par le monde social à la destruction.* »

Il illustre cette situation par le passage du RMI au RSA en 2009 (et la référence à « *Moi, Daniel Blake* » de Ken Loach). Il explique que face à la pression de l'Etat, son père est devenu balayeur, alors qu'il avait quitté son précédent travail pour une blessure handicapante au dos. Avec 700€ par mois, et cinq enfants, la famille ne peut pas prendre le risque d'être coupée des allocations. Edouard Louis dit que pour les précaires, la politique, « *c'est vivre ou mourir, c'est manger ou ne pas manger* ». Pour

les classes moyennes et bourgeoises, un gouvernement n'entrera jamais dans ce rapport vital du quotidien. Il précise qu'un individu a deux fois plus de chances de mourir avant 65 ans s'il appartient à la classe populaire.

LE GENRE

Pour Edouard Louis, la masculinité est centrale dans la destruction du corps de son père. Pour être un homme, il ne faut pas: danser, pleurer, et faire d'études. Comme il ne lui reste que son corps, celui-ci devient un enjeu d'affirmation et de résistance. Pour Edouard Louis, définir son corps socialement est toujours une lutte de genre. C'est le cas des luttes gays et féministes.

LA LUTTE

L'auteur dit que « *le bon conflit, c'est les dominés contre les dominants* ». Il pense que les « dominants » sont plus responsables quand ils commettent un acte violent car ils ont fait des études, des voyages, sont informés, ont accès à d'autres langues, aux livres.

« *Les politiques sont beaucoup plus que moi, engagés. Ils sont engagés contre les pauvres. C'est le politique qui m'agresse, qui agresse des gens comme mon père. J'essaye, moi, de restituer la manière dont ils détruisent* ». L'auteur précise que s'exclure du monde est un privilège de dominant (ex : partir en voyage), et qu'il est surtout question de persécution, de la part des politiques.

Edouard Louis veut « *venger sa race* » en y incluant le plus de complexité possible. Il ne veut pas prêcher pour sa classe sociale d'origine, car elle est raciste et sexiste. Sa lutte politique s'inscrit également dans une volonté que les classes populaires ne se tuent pas entre-elles. Sa vengeance, par la littérature, s'inscrit ici dans une alternative à la loi, qui règle souvent les conflits de manière répressive.

LE CADRE DE L'ECRITURE

Edouard Louis écrit des romans avec une approche sociologique et politique. On lui (op)pose la question du genre de son écrit. Lui, n'a pas envie d'opposer les catégories littéraires. Il a été poussé vers la littérature car il a un désir de dire et raconter, mais il aimerait dépasser la frontière entre théorie et littérature. Casser les constructions, et avoir l'exigence de se demander sans cesse : « *qu'est-ce que je dis ?* ». D'où je parle ? Il se demande comment la honte et la décence nous permettent de surveiller ce qu'on écrit. Que puis-je décentement écrire au moment où une centaine d'hommes homosexuels sont enlevés et torturés en Tchétchenie ? Il semble fonder sa légitimité d'expression sur le niveau d'urgence de la lutte qu'elle contient.

Il se demande alors comment la littérature de confrontation (autrefois littérature engagée) peut faire son travail, alors qu'on a aujourd'hui le droit de tout dire. Comment empêcher les gens de se détourner de ce qui est dit? Forcer à la confrontation. Qu'ils ne puissent pas rire. La réponse n'est donc pas seulement dans ce qui est dit, mais dans sa forme. Edouard Louis propose un livre plutôt court, saccadé, qui dénonce nominativement ceux qui tuent. « Lire d'une traite » est ici une façon d'immerger, d'imprégner. L'implication dans la forme est radicale.

Pour lui, « *écrire, c'est écrire collectivement, c'est un acte collectif* ». Il s'inscrit dans une lignée d'auteurs, de luttes, avec qui il s'engage pour le commun. Il précise qu'écrire un livre, ce n'est pas mieux qu'une association, mieux qu'un comité de défense. Dans tous les cas, « *on paraît toujours trop radical. C'est plus fou de le dire, que de causer la mort des gens.* »

COMMENTAIRE

Il faut ramener l'écriture à quelque chose de concret. Partir d'un vécu ou rejoindre une lutte. C'est un angle d'attaque pour Edouard Louis. « *Cette violence sociale dont je parle n'est pas abstraite, elle s'incarne dans la politique et dans les femmes et hommes qui la font* ». Je m'y retrouve aussi. Ce besoin fait pour moi partie du bain culturel des classes populaires. La vie quotidienne est concrète, simple. L'abstraction, la conceptualisation sont moins présentes.

Edouard Louis a une écriture combative. Sa recherche de confrontation politique et sa prise de risque créent les conditions d'une mise en forme théâtrale. Il me semble qu'il trouve ici un équilibre (que je cherche) entre consentement et radicalité.

Trouver sa puissance dans le décalage. Edouard Louis dit qu'il a détesté sa vie jusqu'à l'âge de 15 ans. Il dit : « *mon authenticité ce n'est pas tout ce qui m'est tombé dessus, c'est ce que j'ai envie de créer, c'est le décalage par rapport à ça* ». Le livre de Muriel Barbery « *L'élégance du hérisson* » m'avait déjà parlé de ça, il y a une dizaine d'année. L'énonciation d'Edouard Louis m'aide ici à y voir plus clair. Je prends conscience que le décalage que j'entretiens avec mon milieu d'origine est potentiellement puissant. Il peut hisser sans m'alourdir. Je peux avancer sans nier.

L'écriture crée du commun. En grandissant, Edouard Louis quitte son lieu de vie, son langage, son rapport au monde, à travers les études et le théâtre. Il quitte alors ce qu'il a de commun avec son père, et s'en distancie, presque naturellement. Après la publication de « *En finir avec Eddy Bellegueule* », son père lui dit : « *Je suis fier de toi, et je voudrais te revoir* ». L'écriture a ici produit un dialogue. Dire produit un dialogue. Ici, il y a encore pour moi cette dynamique intime/politique, privé/public. J'ai trouvé un espace avec mes parents autour de l'écriture. Il me reste à envisager cette dynamique dans mon rapport au monde.

Parler pour. Edouard Louis parle de son enfance, de son origine sociale, mais il est malgré tout gêné de parler « *à la place de* » son père. En même temps, il a conscience de parler « *pour les gens qui ne se plaignent pas* ». Il sait qu'il y a une accoutumance à la violence, dans ce qu'elle a de quotidien. Dans sa famille, son grand-père et son arrière grand-père sont morts en prison. J'imagine qu'il sait aussi ce que les mots peuvent taire, ce que les mots peuvent avoir de tabou. Edouard Louis prend le contre-pied d'une littérature qui suggère, qui arrive à parler sans « rien en dire ». Il décide de tout dire. Je veux moi aussi apprendre à sortir les mots. Je cherche la forme.

Je vais peut-être lire les livres d'Edouard Louis.